

Maxime Lich

Ces douces filles de Sapho et autres nouvelles érotiques



Du même auteur,
déjà parus chez EDILIVRE :

- *Les Chemins de Lesbos*
- *Les Flèches empoisonnées de Cupidon*
- *Dérives*

EXTRAIT

- L'Adorable Mère de ma Meilleure Amie
- La Rencontre Amoureuse de deux Miss France
- Le Lady-Boy
- Les Amours pianistiques de Julie¹
- Deux jeunes femmes mal mariées

Toute ressemblance entre les personnages décrits dans ces nouvelles et des personnes existantes ou ayant existé serait fortuite, indépendante de la volonté de l'auteur.

Ce livre érotico-lesbien ou gay est destiné un lectorat adulte averti.

¹ La suite de la nouvelle parue chez EDILIVRE en mai 2014, sous le titre « Les Chemins de Lesbos » – ISBN 978-2-33272332-1

L'Adorable Mère de ma Meilleure Amie

Anne-Laure et moi-même avons toutes deux réussi à décrocher notre baccalauréat l'année de nos dix-huit ans. Mon père, un Inspecteur des Finances attaché au Ministère de Paris-Bercy, avait été affecté à Nice, pour prendre la direction régionale des finances en région Provence, Alpes et Côte d'Azur. Il n'y avait donc que quelques mois que nous vivions sur la magnifique Riviera. Un vieil ami lui avait proposé de prendre en location une résidence lui appartenant à Beaulieu sur Mer. Bien sûr, ma mère, tout comme moi, étions enthousiastes à l'idée de vivre ici, d'autant que la demeure qui nous était offerte ne manquait pas de charme, dissimulée comme elle l'était derrière ses hauts murs en pierres blanches, tout couverts de magnifiques bougainvillées et de jasmins parfumés. Un petit jardin exotique ajoutait un plus indéniable à cette délicieuse demeure. L'intérieur avait tout le

cachet des anciennes maisons provençales, était meublé avec un goût très sûr. Bref, j'étais certaine que j'allais vraiment me plaire, voire même adorer la nouvelle vie azurée qui s'ouvrait devant nous.

*

* *

J'avais profité de l'été pour passer mon permis de conduire. En fait ma mère m'avait appris jusque-là en conduite accompagnée, avec son auto, une petite Clio, J'avais bien révisé le Code de la Route, ce qui me facilita les choses. Je réussis sans coup férir les deux examens, code et conduite, dès la première tentative. Mon père m'avait promis de m'offrir la Mini Cooper de mes rêves seulement si j'obtenais une mention « bien ». J'avais donc été très motivée dans mes études, obtenu la dite mention à mon baccalauréat, en vue d'obtenir sans coup férir ma première petite auto. Il est connu que les ânes avancent mieux lorsqu'on leur place une carotte devant le museau. Les coups de bâton sont bien moins efficaces pour les faire avancer...

Je m'inscrivis donc à l'Université de Nice, sans savoir alors très bien vers quelle branche j'allais m'orienter, mais je tenais à ajouter deux années de plus à mon enseignement général, et donc décidai de faire un DEUG. Plus tard, avec un Bac plus 2 dans ma poche, il serait temps de décider. Je pensais aux Beaux-Arts. J'échafaudais des plans sur la comète, plus tard,

j'aurai sûrement ma propre galerie d'art, et deviendrais célèbre. J'avais une débordante imagination.

*

* *

Pour se rendre à l'Université, il suffisait de suivre cette jolie route du bord de mer qui offre une jolie vue tout du long. Avec ma mini auto, je me sentais heureuse, libre comme je ne l'avais jamais été. Bien que mes parents n'aient jamais été trop sévères envers moi, je venais de sortir de l'enfance et de ses prolongations adolescentes. Mon frère aîné était resté à Paris pour ses études. Là-bas, c'était avec lui que le plus souvent je sortais, et il veillait sur moi comme l'aurait fait un bon chien de garde, peut-être sur ordre de nos parents. Il se comportait à mon égard à la façon d'un amoureux jaloux. Pour cette raison aucun des garçons qui nous côtoyaient n'eut jamais la moindre chance de me séduire. Je dois tout de même avouer que je ne me sentais pas attirée le moins du monde par ces adolescents boutonneux qu'étaient pour la plupart les copains de mon frère. L'adolescent mâle n'a rien d'attractif, il baigne dans une bêtise crasse, pensais-je alors. Je ne voulais pas prendre au sérieux ces futurs hommes en cours d'élaboration. En attendant de devenir un jour peut-être intéressants ou charmants, il restait à la plupart une grande distance à parcourir. Je suis vite devenue féministe, non que je déteste les

hommes, mais parce que je trouve qu'une adolescente peut être une adorable fleur en bouton, l'adolescent lui, porte les boutons sur son nez. Donc très vite, je recherchais plutôt des amies bien plus que des amis.

L'amphithéâtre de l'université me changeait des habituelles petites salles de classe que j'avais connues jusqu'alors. Je pris sans tarder le pli de m'installer au dernier rang afin de dominer la situation. Je regardais de tout là-haut les nombreux étudiants et étudiantes. Alors, au rang de l'amphithéâtre situé juste en dessous du mien, je remarquai un très charmant profil. Celui d'une jeune fille aux longs cheveux bouclés d'un joli blond foncé, à la peau satinée, nacrée. L'adorable petit nez légèrement retroussé, mutin et mignon m'attira tout autant. Assez régulièrement, mes yeux revenaient se poser sur elle. C'était comme un aimant attirant la limaille de fer. Je n'étais pas bien attentive aux cours, passais le plus clair de mon temps à la regarder bien plus que le bavard professeur en chaire, censé nous apprendre la sociologie. Enfin, quelques instants plus tard, ce fut elle qui se retourna pour identifier elle aussi les personnes du dernier rang. Nos yeux se sont alors trouvés. Les siens, de superbes yeux verts ombragés de longs cils. Charmée, je lui souris. J'eus chaud au cœur quand elle me renvoya le sien, plein de petites dents brillant comme des perles...

*

* *

Le lendemain, je venais de quitter la maison pour me rendre de nouveau à l'Université et tournais le coin de la rue pour prendre l'avenue principale en direction de Nice. C'est alors qu'à quelques mètres de moi, devant l'arrêt des autobus de la Côte d'Azur, j'aperçus la jeune fille vue la veille à l'Université. Je la reconnus bien sûr tout de suite. Je m'arrêtai à sa hauteur, baissai la glace électrique du côté conducteur, lui fis un amical petit signe de la main. Elle m'identifia tout aussitôt elle aussi, s'approcha de l'auto. Je lui dis :

– Je pense que vous allez à l'Université ? J'y vais aussi, donc si cela vous arrange je peux vous emmener là-bas.

– Oui, pourquoi pas, volontiers... C'est très sympa de votre part, je vous remercie.

*
* *

Elle fit le tour de la voiture, s'installa à côté de moi. Elle me regardait en usant à nouveau du charme de son magnifique sourire craquant. Elle était belle comme le jour, sa mini-jupe bleu marine découvrait d'adorables jambes dorées au soleil d'un été déjà en voie d'extinction. Elle portait un chemisier blanc très près du corps, bien tendu par des seins que l'on devinait magnifiques en dessous.

– Je me souviens de vous bien sûr, hier vous étiez au rang juste derrière moi, nous avons échangé un sourire.

– Oui, savez-vous que m’avez tout de suite tapé dans l’œil ? En raison de vos si beaux yeux, je crois bien...

Elle se mit à rire.

– C’est en général ce que tout le monde remarque en premier lieu : mes yeux couleur d’émeraude, de menthe à l’eau, comme dit Eddy Mitchell dans sa chanson. Mais le reste de ma personne n’est pas si mal non plus !...

– J’espère que nous deviendrons amies. Vous savez, je serais contente si au lieu de prendre les transports en commun, nous allons chaque jour ensemble. Ce serait bien plus agréable pour moi de ne pas faire la route toute seule deux fois par jour.

– Oui, bien sûr, pourquoi pas ? Je suis tout à fait d’accord. Simplement dites-moi si un jour vous ne pouvez pas vous rendre à Nice. Ces jours-là, je reprendrai le bus. Il s’arrête juste devant l’Université. Quel est votre prénom ?

– Bérénice... Et vous ?

– Anne-Laure.

– Je suis ravie de vous connaître, Anne-Laure...

– Et vice-versa, Bérénice ! Ajouta-elle en riant.

Revenues dans l’amphithéâtre, au lieu de rejoindre sa place de la veille, elle vint se placer à ma droite. J’étais heureuse de la sentir tout près de moi. Je l’aimais déjà.

★

★ ★

C'est ainsi qu'Anne-Laure et moi-même sommes devenu deux grandes amies. Nous nous sommes découvert de nombreux goûts en commun, en littérature, musique, arts. Je lui parlai de mon intention de m'orienter vers les Beaux-Arts. Elle dit qu'elle-même était violoniste, que deux après-midi par semaine, les mercredis et samedis, elle passait une demi-journée au Conservatoire pour se perfectionner.

Alors elle ajouta, commençant de me tutoyer :

– Tu sais, toi qui rêve d'avoir un jour d'une Galerie d'Art, ma mère a la sienne propre pas bien loin, à Monaco...

– Comment s'appelle-elle ?

– Qui, ma mère ? Ou sa galerie ?

– Les deux...

– Ma mère s'appelle Ludivine d'Anthéor. Et sa galerie est donc logiquement nommée l'*Agora d'Anthéor*...

– Ta mère est-elle une noble ?

– Oui... Et mon père aussi d'ailleurs. Lui est un comme moi sa fille un *Von Shaft und* quelque chose d'autre bien trop long à te dire. J'ai dû raccourcir pour ne pas avoir de cartes de visite à rallonge. Les titres du pur Gotha allemand, de la vieille noblesse prussienne en occuperaient toute la surface. Pour faire bref, je suis *Anne-Laure Von Schaft-Coburg*, c'est bien assez prestigieux de porter attaché à Von Schaft le très célèbre nom des Coburg, presque aussi huppé en Allemagne que celui des Hohenzollern, eux une grande famille de

fous furieux, alors qu'il n'y a pas de malades mentaux de mon côté. Ma famille du côté paternel est devenue française sous Napoléon III, et depuis lors, les Von Shaft issus de Bavière vivent sur la Côte d'Azur. Ça ne date pas d'hier. Mon arrière-grand-mère maternelle était une amie intime de la baronne Ephrussi de Rothschild, cette jolie femme du XIX^e siècle qui a établi la magnifique, fameuse propriété de Beaulieu qui porte toujours son nom. Qu'elle légua à la France. Grâce à elle mon aïeule a pu avoir la propriété Von Schaft, en laquelle nous vivons maintenant depuis quatre générations. Egalement une superbe propriété, bien sûr moins étendue en surface que celle de la baronne Ephrussi, mais notre jardin a de nombreux points communs avec le sien, car elle en fut aussi l'inspiratrice. Je t'y inviterai un de ces jours, tu verras comme c'est joli...

– Et ton père ? Que fait-il donc dans la vie ?

– Il a un poste important d'administrateur à la Banque Mondiale. Se charge de suivre certains des grands projets de développement internationaux financés par la Banque. On ne le voit donc pas beaucoup, il passe le plus clair de son temps à voyager de ci de là sur la planète.

– Cela ne la dérange pas un peu, ta mère ?

– Tu sais, il y a deux ans, elle a voulu partir avec lui et moi, vivre à Jogjakarta en Indonésie, Au bout de six mois, elle a dit à mon père qu'elle voulait revenir en France. A vrai dire, moi, aussi je trouve que sur la Côte d'Azur, on est comme au paradis... Et puis ma

mère a sa galerie d'art, assez d'occupations, de nombreux amis. De mon côté je préfère nettement vivre ici plutôt que là-bas.

– Comment est-elle, ta mère ? Lui ressembles-tu ?

– Comme deux gouttes d'eau ! Je suis comme elle, en version un peu plus jeune. Elle m'a mise au monde quand elle n'avait que dix-neuf ans. Elle n'a donc que trente-sept ans maintenant, mais elle en paraît dix de moins. Tout le monde dit qu'elle est très belle, ce qui est une incontestable vérité. Et de ton côté ? Tu ne m'as pas parlé de ta famille.

– Mon père est un Inspecteur des Finances, il dépend du Ministère, de Bercy. Ma mère était professeur de lettres. Elle a maintenant cessé de travailler. Mon père est bien assez riche pour qu'elle n'ait pas besoin de tant d'argent, de plus elle était lasse d'enseigner des gamins. Elle passe son temps à écrire des romans. Le plus souvent des sagas un peu dans style Barbara Cartland... Ma mère est une personnalité assez spéciale, avec de nets côtés anarchistes, façon post soixante-huitarde. Mon père ne lui ressemble pas du tout. Je pense que pour cette raison qu'ils ne se sont jamais séparés. On dit toujours que les contraires s'attirent. Il aime sa personnalité, faite d'un mélange de tendresse envers lui et de rugosité envers le reste du monde pour résumer.

*

* *

Les jours suivants Anne-Laure et moi ne nous quittions plus bien souvent. Entre deux cours, nous allions nous promener dans les allées environnantes, déjeunions ensemble à la Cafeteria. Peu à peu, je me suis attachée à elle, elle aussi à moi, en un peu plus qu'une simple amitié je pense. Parfois, assises sur un banc dans le parc tout proche et s'il n'y avait personne en vue, elle s'approchait tout près de moi, mettait sa tête sur mon épaule, posait une main sur ma cuisse nue. Je ressentais une émotion à ce contact, mais j'étais encore bien trop timide ou inexpérimentée pour oser aller plus avant et initier un vrai flirt au féminin. Qui déjà me tentait. Je n'aurais pu nier mon attirance envers elle. Elle était si belle que l'on ne pouvait que la désirer...

Ce fut un mois plus tard qu'elle m'invita à venir pour la première fois à leur propriété. Il faisait un temps superbe d'été indien. Elle me dit :

– Viens donc chez nous ce dimanche. De chez toi à chez moi, il n'y a pas plus d'un petit kilomètre. Tu peux venir en bicyclette. Il fait encore assez beau en ce moment pour profiter encore un peu de la piscine, ou jouer au tennis. Il y a les deux dans notre propriété. Et viens déjeuner à la maison avec nous...

– Bon, je te remercie, je viendrai, c'est promis...

– C'est vrai, enfin j'ai parlé de toi à ma mère, elle a très envie de faire ta connaissance.

Je n'osais trop lui avouer que de mon côté, j'avais aussi un vif désir de rencontrer cette mère qui, disait-elle, lui ressemblait tellement, paraissait dix ans de

moins que ses presque quarante ans. J'essayais d'imaginer ce clone d'Anne-Laure, avec dix ans de plus qu'elle, calcul fait de l'âge qu'elle paraissait avoir, trente ans selon sa fille, mais j'avoue que j'y parvenais difficilement.

Ainsi donc, dès le samedi suivant, dis-je à mes parents que j'étais invitée à passer la journée chez ma nouvelle amie. Ma mère me fit savoir qu'elle avait entendu parler de la mère d'Anne-Laure. Elle était connue, dit-elle, comme étant du genre de la grande-bourgeoise issue d'une famille fort riche, ce qui la rendait quelque peu suspecte à ses yeux d'intellectuelle plutôt portée à gauche, un peu lutte des classes. Elle ne fit tout de même pas d'objection quand à mon amitié avec une fille dont je lui avais dit le plus grand bien, et la mutuelle sympathie que nous éprouvions l'une pour l'autre. Le dimanche matin, je pris donc mon vélo, allai retrouver ma nouvelle amie. Je lui passai peu avant d'arriver un coup de téléphone. Elle m'attendait, vint m'ouvrir le portail de fer forgé donnant accès au jardin de la propriété. Il était onze heures trente du matin. Je laissai ma bicyclette en appui sur une haute haie de fusains. Anne-Laure me prit la main, m'entraîna dans l'allée de leur superbe jardin exotique, rempli d'essences tropicales diverses. Un lieu ravissant, rempli de chants d'oiseaux, parfaitement isolé du reste du monde, derrière ses haies, ses hauts murs. Un lieu intime, secret.

*

* *

Le chemin d'accès serpentait sur une centaine de mètres. A droite, je distinguai le court de tennis caché au milieu de la verdure. Le chemin parvenait à la villa, entourée par une vaste terrasse dallée, en pierres taillées. A droite, une piscine naturelle, entourée de rochers, alimentée par une cascade. Une merveille d'esthétique... Sur la terrasse ensoleillée, Ludivine nous attendait. Me voyant, elle se leva du transatlantique sur lequel elle était allongée.

*

* *

Quelle beauté ! Anne-Laure n'avait pas menti. Le maillot noir une pièce qu'elle portait mettait en valeur la grâce fluide de ses longues jambes, la forme de violon de ses hanches, la finesse de sa taille. Un ventre très plat, au-dessus duquel des seins hauts, galbés dont les pointes paraissaient en relief sur le tissu collant et encore mouillé. Des cheveux semblables à ceux d'Anne-Laure, à peine un peu plus foncés... Les mêmes yeux couleur menthe à l'eau, des lèvres tout aussi sensuelles que celles de mon amie, les lèvres d'Anne-Laure que je rêvais d'avoir un jour prochain tout au contact des miennes...

*

* *

Depuis que j'avais rencontré la jeune fille, je n'avais cessé de me poser des questions sur mon orientation sexuelle. A Paris, aucun des amis masculins de mon frère n'avait trouvé grâce à mes yeux. Les films érotiques salaces qu'il m'avait donnés à voir, espérant peut-être me motiver, avaient suscité en moi plus de dégoût qu'autre chose. La vue de mâles en rut, possédant le plus souvent avec violence de jeunes femmes poussant des cris de volailles perturbées m'avait plutôt éloignée de tout désir envers la gent masculine. Un jour par contre, j'avais trouvé à la FNAC un film de David Hamilton d'un genre très différent, romantique et tendre, unissant peu à peu la jeune Bilitis encore vierge à une jolie jeune femme mariée. Pour la première fois j'avais ressenti une réelle émotion érotique en regardant deux femmes partager l'amour. Il m'arrivait seule dans mon lit, de me repasser les images à peine suggérées de Bilitis enfin dénudée, venue dans les bras de l'aînée des deux. Je caressais alors mon petit bouton charnel jusqu'à atteindre la jouissance, avoir un orgasme. Je m'endormais tout aussitôt après ce plaisir solitaire...

*

* *

Admirant la grâce et la beauté de Ludivine, revenait en moi le souvenir de cette juvénile Bilitis séduisant ou plutôt se laissant séduire par cette

adorable jeune femme mariée. Avec une femme comme la mère d'Anne-Laure, je serais tout aussi prête que Bilitis à découvrir les premiers émois de l'amour au féminin. L'émotion que je ressentais en la présence de Ludivine était plus intense encore qu'envers Anne-Laure. Même si je savais déjà que je serais toute prête à aller très loin avec la fille de Ludivine si l'occasion se présentait.

*
* * *

Nous avons déjeuné sur la terrasse, en une délicieuse ambiance. Je la trouvais telle car je ressentais un trouble délicieux, comme l'héroïne de mon film-culte. Je pense qu'Anne-Laure a perçu les regards admiratifs que je portais à sa mère, car plus tard en jouant au tennis, elle me dit que je semblais la dévorer des yeux, comme si j'en étais tombée amoureuse en coup de foudre. J'eus l'impression qu'elle était jalouse. Un peu plus tard, nous nous sommes baignées toutes les trois dans la piscine. Quelques instants auparavant, Anne-Laure m'avait emmenée avec elle dans sa chambre, nous mettre toutes deux en maillot de bain comme sa mère. C'est la première fois que nous étions seules ensemble à l'intérieur, totalement nues en présence l'une de l'autre. Je suis persuadée qu'Anne-Laure avait bien ressenti un peu de jalousie en raison de mes regards

sur sa mère, car pour la première fois, elle vint tout contre mon dos, m'enlaça, posa ses deux mains sur mes seins.

*
* * *

Elle me poussait vers l'arrière, je me laissai donc aller sur son lit. Elle s'allongea de tout son long sur mon corps, me donna alors les tous premiers vrais baisers de ma vie... Je découvris la douceur d'une langue se mêlant à la mienne, l'ineffable contact de seins fermes et tièdes tout contre les miens... J'étais bien sûr très troublée et un peu débordée, mais j'ai gardé le contrôle de la situation en lui disant que sa mère allait peut-être venir, et nous surprendre. La brève union de nos corps ne put durer que quelques instants, cette toute première fois...

*
* * *

Enfin, quand l'après-midi s'acheva, Anne-Laure remontée un instant dans sa chambre, Ludivine me dit :

– Bérénice, savez-vous qu'Anne-Laure doit se rendre jouer du violon au Conservatoire de Nice tous les mercredis et samedis après-midi ? Si vous voulez me rendre visite ces jours-là, vous serez la bienvenue, car je me sens alors assez seule...

– Merci de cette aimable invitation. Je vous promets de vous rendre visite, dès ce mercredi si vous le désirez.

Je me rendais bien compte qu'elle m'avait proposé cela à l'insu de sa fille, fait cette suggestion en hors sa présence. J'en déduisis tout aussitôt qu'elle avait une idée derrière la tête. Enfin elle avait bien dû remarquer l'admiration que je lui portais, mes yeux ne devaient guère la dissimuler. Ce soir-là en réfléchissant dans mon lit, j'étais plus ou moins persuadée que Ludivine avait l'intention de me séduire, me proposait de venir chez elle surtout dans ce but. Privée de son mari, de sensualité, peut-être avait-elle décidé de jouer le jeu de la séduction avec moi, comme Anne-Laure venait également de le faire ? J'étais curieuse de savoir, en même temps attirée par ce piège tendu en lequel j'avais envie de tomber. Me faisait éprouver un léger vertige, une émotion certaine. Je pense que Ludivine ne se doutait pas que, de son côté, sa fille était toute prête elle aussi à faire de moi sa maîtresse, ainsi qu'elle l'avait révélé durant les quelques minutes dans sa chambre.

✱

✱ ✱

Le mercredi midi, je déjeunai avec ma mère, prétextai un rendez-vous en vue de jouer au tennis avec Anne-Laure, afin de vite m'éclipser. J'avais passé